

# Un café gourmand avec

Une psychiatre et une psychologue animent un groupe de parole pour des jeunes mineures incarcérées. Une séance tourne à l'affrontement entre bandes rivales, provoquant une crise dans le binôme soignant.

En 2004, l'équipe du Service médico-psychologique régional (SMPR) (1) retient la proposition d'une directrice de la maison d'arrêt des femmes des Baumettes (Marseille). Il s'agit d'animer des petits-déjeuners pour de jeunes mineures qui s'alimentent peu et mal. L'équipe du SMPR voit dans ce « prétexte » alimentaire l'opportunité d'aller à la rencontre de ces adolescentes en initiant un espace de parole. Les entretiens individuels proposés à ces mineures ont depuis longtemps montré leurs limites. En effet, dans la relation en face-à-face, le thérapeute devient rapidement l'objet des projections intenses de l'adolescent, en résonance avec la violence vécue de l'enfermement.

Donnons quelques éléments de contexte : les jeunes filles mineures sont incarcérées dans la maison d'arrêt des femmes dans un quartier spécifique. Il existe cependant une grande proximité avec les majeures. Dès leur arrivée, elles rencontrent une infirmière et un médecin généraliste du dispositif de soin (Assistance publique des hôpitaux de Marseille) pour un bilan de santé et plus si nécessaire. À ce stade, un premier entretien avec la psychologue en charge des adolescentes est aussi proposé. Dans

un deuxième temps, si cela est nécessaire, ces mineures peuvent rencontrer un psychiatre.

Suite à la suggestion de la directrice, un groupe de parole se constitue et se réunit une fois par mois. Pour chaque participante, cet espace/temps fait résonner les éprouvés d'une expérience commune, facilitant la prise de parole dans le groupe. Cette hypothèse de travail réfère au temps archaïque, où le nourrisson associe une sensation de plaisir (en lien avec la satiété et la satisfaction) au besoin de s'alimenter et ce, dans un lien privilégié à l'autre. La bouche devient alors, progressivement, pour le bébé, un lieu d'investissement libidinal, puis, le premier outil d'exploration du monde et, enfin, source de paroles.

## TURBULENCES

Dix ans plus tard, en 2014, l'emménagement des femmes incarcérées dans de nouveaux locaux bouscule le fonctionnement de la prison... et notamment, ce petit-déjeuner. L'équipe doit s'adapter à un nouvel espace-temps, restreint et pensé comme provisoire. Il s'agit surtout de renoncer à un cadre immuable, devenu familial, pour avancer en terre inconnue (mais comment imaginer qu'un jour les murs de la prison se mettraient à bouger?) Face à ces changements, émerge l'idée d'un parallèle entre ce que nous vivons là d'insécurisant et les bouleversements adolescents. Ainsi un « vrai » quartier des mineures (du moins estampillé comme tel par l'administration pénitentiaire) voit le jour et le petit-déjeuner, suite aux impondérables logistiques institutionnels, se transforme en... café gourmand.

Nouveau nom, nouveau cadre, nouveaux horaires (du matin vers l'après-midi). Seules les modalités d'intervention demeurent inchangées : Pascale, la psychiatre, et Cécile, la psychologue (également en charge de l'entretien d'accueil), binôme d'intervenantes identifiées et stables, convie une fois par mois toutes les mineures présentes à se réunir le temps d'une pause gourmande, pour échanger sur des thèmes choisis ensemble, en lien avec la santé ou une préoccupation commune. Des personnes-ressources (sage femme, gynécologue, association de santé, juriste du point accès aux droits, aumôniers...) sont également invitées à y participer, pour enrichir la réflexion du groupe sur des questions spécifiques.

## UNE FRUSTRATION BIEN PARTAGÉE

Le cadre posé, un premier constat s'impose : peu de jeunes filles refusent le café gourmand. Les refus collectifs, quand ils ont lieu, sont le plus souvent liés à un contexte carcéral bien particulier, comme la mise en place d'une activité attractive au même moment, un accrochage entre elles ou avec un intervenant.

Par ailleurs, à cette époque, l'administration pénitentiaire nous impose une scission des jeunes filles en deux sous-groupes, car des violences éclatent systématiquement lorsqu'elles sont rassemblées. D'origines maghrébines et roms, elles se revendiquent de culture différente, sans aucun partage possible. S'agit-il pour elles de trouver refuge dans le semblable, dans un probable reflet de l'illusion groupale, qui rendrait impossible à ce moment-là l'expérience de l'altérité?

---

Pascale GIRAVALLI\*,  
Cécile THOMAS\*\*

\*Psychiatre,

\*\*Psychologue,

Service médico-psychologique régional, Marseille.

# des mineures incarcérées



Par exemple, les jeunes filles du groupe qui n'est pas reçu en premier se mettent à hurler depuis leurs cellules, avant de se réfugier au fond de leur lit, puis dans le mutisme, refusant obstinément de nous rencontrer dans un second temps.

Nous décidons malgré tout de continuer à proposer le café gourmand à toutes ces adolescentes, alternant simplement l'ordre de passage des groupes d'une séance à

au sein du groupe (probable répétition inconsciente de figures parentales omnipotentes?)

En manque d'inspiration, dépitées par les absences à répétition de nos intervenants, nous invitons les adolescentes à proposer un thème d'échange. Après un long silence, Sarah lance l'association suivante : « *Moi, j'aime pas les Noirs, ni les Chinois et encore moins les Yougos!* »,

lâchée par Cécile, la psychologue, qui demeure silencieuse. Elle a le sentiment d'être seule à gérer la situation, ne pouvant se reposer sur sa collègue.

Soudain muettes, les autres jeunes filles restent passivement assises, serrées les unes contre les autres, leurs regards fixés sur le trio Laura, Anna et Sarah.

De son côté, Cécile, sans voix, sidérée par la tournure des événements et la



**Dans ce groupe, il a été question de débordements, d'excès, de corps bruyamment présents ou habités de silence pesant, de cris quand les mots viennent à manquer, de violences, de doutes, de recherches de limites...**

l'autre maintenant ainsi un accueil pour toutes. Nous leur expliquons que cette mise en attente, difficilement supportable pour elles, vient aussi de leur impossibilité à former un groupe unique. Le message est clair, la frustration bien partagée (!)

L'intensité de leur réaction nous paraît à la hauteur de leurs probables blessures narcissiques. Blessures qui mettent à mal la toute-puissance infantile et poussent sans doute ces adolescentes à reprendre la maîtrise sur l'autre en le rejetant.

### « ELLE TRAITE TA MÈRE »

Cependant, vient un jour où nous pouvons réunir l'ensemble des jeunes filles, et la violence, présente entre elles sous la forme de rivalité, se déplace. C'est le cadre même du groupe qui va être attaqué.

Six adolescentes sont présentes cet après-midi : Sarah, Laura, Anna, Maria, Clara, Alicia. Le professionnel invité (un psychologue qui intervient sur la santé des jeunes) nous a fait faux bond au dernier moment et pour la seconde fois, mais nous choisissons de maintenir l'activité. La décision est prise en situation. Nous pensons en effet assurer ainsi une certaine continuité dans le lien avec ces jeunes filles, aux histoires familiales souvent remplies de ruptures (dans une tentative de rationalisation?). Mais peut-être sommes-nous, une fois de plus, prises dans notre désir insatiable de les réparer? Y aurait-il dans cette protection maternelle/maternante, dans cet évitement d'une nouvelle confrontation au manque, le reflet de notre toute-puissance

agressivité dirigée envers les jeunes filles Roms présentes. Du tac au tac, celles-ci répondent d'une seule voix qu'elles ne sont pas « *Yougos* » mais Croates. Sarah insiste : « *Pour moi, c'est toutes des Yougos!* » Dans une tentative pathétique de contourner l'affrontement prévisible, Pascale, la psychiatre, propose aux adolescentes Roms d'évoquer la Croatie et leur culture.

S'ensuit un dialogue entre les intervenantes et les jeunes Roms. Les autres adolescentes n'interviennent pas mais écoutent. Le climat est calme en apparence mais la tension dans le groupe reste palpable.

La source de conflit se déplace vers la nourriture. Sarah et Laura se mettent à engloutir et à remplir leurs poches de tout ce qui se trouve sur la table, sous le regard désapprobateur des autres jeunes filles. Pascale réagit à nouveau : « *Cela ne se fait pas, on est là pour partager!* » Cette injonction déclenche une réaction encore plus forte chez Sarah, qui s'agite dans tous les sens, se lève, s'assoit, cache son visage sous la table... Laura suit le mouvement, se lève également, crie, rit aux éclats et va rejoindre Sarah sous la table. Anna, à leurs côtés, se tortille, bouge vivement sur sa chaise. Laura vient soudain se rasseoir et entreprend de lécher tous les gâteaux, avant de les proposer aux autres, avec un sourire de défi. Cette provocation produit une réaction de dégoût généralisé.

Pascale, particulièrement exaspérée, rappelle alors que cela ne se fait pas d'agir de la sorte, que « *c'est une question d'éducation* ». Agacée, elle se sent

réactivité en miroir de Pascale, s'inquiète du risque de passage à l'acte.

La formule « *une question d'éducation* » est entendue par Anna comme « *un manque d'éducation* » et résonne comme une attaque directe contre les figures parentales. L'adolescente se lève et prend la défense de Sarah : « *Elle est en train de traiter ta mère!* » S'adressant alors directement à Cécile, elle exprime son envie de frapper Pascale pour cette insulte. Elle explique se contenir, au nom du lien qui l'unit à Cécile (qui la suit en entretien individuel). La psychologue réagit alors en précisant qu'elle est du même avis que sa collègue. Cela ne se fait pas, le principe du café gourmand est justement que les pensées et la nourriture circulent entre toutes. Ce comportement n'est pas acceptable car peu respectueux des autres participants. Si cela n'est pas possible, le groupe n'a plus lieu d'être. Dans ce contexte, Cécile et Pascale annoncent l'arrêt immédiat de la séance.

Sarah reconnaît alors son incapacité à limiter ses envies et suggère, pour la prochaine fois, que les intervenantes préparent des assiettes individuelles. Que demande-t-elle à ce moment-là? Davantage de contenance?

Clara, Maria et Alicia expriment leur souhait de revenir au système des sous-groupes, nostalgiques du climat antérieur bienveillant et plus sécurisant. Le clivage, avec ses mécanismes de défense sous-jacents (de projection et d'identification), avait en effet permis jusqu'alors d'éviter les conflits et l'émergence de violences chez l'autre ou en elles-mêmes.

Ce jour-là, d'intenses angoisses archaïques d'anéantissement et de dévoration ont circulé dans le groupe. À leur manière, toutes les adolescentes ont interpellé le binôme de thérapeutes dans ses fonctions d'étayage et de pare-excitation. Est-il possible d'accueillir et de contenir ce trop-plein d'excitations sans être détruit? Comment aider le groupe à canaliser les tensions autrement que par l'évitement/le déni ou la décharge par la violence, recours habituels de ces jeunes filles?

### LA CRISE

Dans l'après-coup de cette séance explosive, nous comprenons que nous avons été mises à mal dans nos capacités de régulation. C'est la crise!

Dans les jours qui suivent, nous ne nous parlons plus. Nous ne pouvons plus nous appuyer l'une sur l'autre. Nous nous reprochons mutuellement nos réactions ou nos absences de réaction. Nous avons l'impression de ne plus être capables de veiller l'une sur l'autre.

Dans ce premier temps, chacune éprouve le besoin de travailler en d'autres lieux et séparément le retentissement subjectif de cette séance. Nous réfléchissons également à nos propres limites, allant jusqu'à remettre en question l'existence même du groupe (cela ne doit pas être à n'importe quel prix pour nous).

Puis au fil du temps et du travail d'élaboration personnel, moins débordées par nos émotions nous parvenons à nouveau à penser à deux.

La conflictualité qui nous a animées prend alors un sens nouveau : et si les tensions présentes entre les jeunes filles puis dans le groupe lors de la dernière séance s'étaient à nouveau déplacées et rejouées entre nous?

Se sentant garantes du cadre et en capacité de le tenir, nous décidons d'en redéfinir plus précisément les contours, de revoir à la baisse nos idéaux en prenant davantage en considération les adolescentes dans ce qu'elles ont exprimé de leurs limites, leurs problématiques et leurs angoisses. Plusieurs modifications s'opèrent :

- réduction du temps des séances de 2 heures à 1 h 30 ;
- limitation des denrées alimentaires. Dans l'après-coup, nous avons le sentiment d'avoir favorisé le remplissage, le « gavage », en écho à ce lieu de frustration qu'est la prison, mais aussi pour réprimer les angoisses du groupe, les silences pesants et éviter les violences sous couvert de « plaisirs gourmands » ;
- énoncé des règles du groupe au début de chaque séance : tenir la durée, respect, écoute mutuelle, si on décide de quitter le groupe, on ne revient pas ;
- davantage d'ouverture aux intervenants extérieurs, pas de séance sans thème préalable pensé et évoqué avec les jeunes filles ;
- *débriefing* systématique du binôme à la fin de chaque groupe.

### UN NOYAU DUR DYNAMIQUE

À la séance suivante, toutes les adolescentes sont présentes. Nous reprenons alors les incidents précédents, expliquant y avoir réfléchi pour proposer les conditions les plus adaptées pour que les séances se passent bien pour chacune d'elles mais aussi pour le groupe. Le cadre est alors posé et les règles énoncées clairement. Elles seront ensuite transmises ensemble par les anciennes à chaque nouvelle arrivante.

Au fil des séances, cela se structure peu à peu. Un maillage se tisse progressivement entre les membres du groupe. Un élément joue un rôle important : le groupe s'avère relativement constant sur six mois, avec un noyau dur dynamique et tout particulièrement investi.

Nous observons un plaisir à être ensemble, à partager et échanger. Des envies émergent. Du désir s'exprime. Les adolescentes se laissent aller à des projections sur l'avenir. L'élaboration collective est alors fructueuse et de fait, rassurante. Les thèmes des échanges s'associent assez librement d'une fois sur l'autre : la santé en prison, la maternité, la sexualité, le sida, les cultures...

La dernière séance avec ce groupe porte sur les religions. Les aumôniers des

différents cultes y participent. Ce sujet a été proposé par les adolescentes qui, en période du ramadan, ont interrogé les différentes croyances et les rites, ayant repéré que les aumôniers catholiques offraient à toutes des chocolats à Pâques quelle que soit leur religion. D'autres groupes se constituent ensuite et nous parvenons à maintenir ce type d'offre.

### CONCLUSION

Dans cette rencontre en groupe avec ces adolescentes coincées entre quatre murs derrière des barreaux, il a été question de débordements, d'excès, de corps bruyamment présents ou habités de silence pesant, de cris quand les mots viennent à manquer, de violences, de doutes, de recherches de limites... Il a aussi été question de résistances, de petits riens, de soupirs, de fous rires, de lien possible, d'espoir, d'ouverture et surtout de mise en attente interminable de la vie à venir, la vraie, une fois libre... Malheureusement cela reste une prison. La moindre des choses est sans doute pour nous de continuer à y être... en attendant des jours meilleurs !

1 – Le SMPR est un service de psychiatrie implanté en milieu pénitentiaire comprenant une unité d'hospitalisation et offrant des soins diversifiés incluant l'hospitalisation volontaire.

### BIBLIOGRAPHIE

- D. Anzieu, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF, 2013.
- D. Anzieu, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1999.
- J. Bowlby, *Attachement et perte*, Paris, PUF, 2002.
- D. Caitucoli, « Winnicott : voler, détruire, l'appel au secours ou la tendance anti-sociale » in *Filigrane*, volume 14, n° 1, printemps 2005.
- S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Folio, 1989.
- P. Gutton, *Psychothérapie et adolescence*, Paris, PUF, 2000.
- R. Kaes et J. Bleger, *L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 1996.
- N. Catheline et D. Marcelli, *Ces adolescents qui évitent de penser. Pour une théorie du soin avec la médiation*, Toulouse, Erès, 2011.
- D.W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989.
- D.W. Winnicott, *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.

**Résumé :** Un binôme psychiatre psychologue du Service médico-psychologique régional anime un groupe de parole pour des jeunes mineures incarcérées autour d'un « café gourmand ». Ces adolescentes délinquantes, à la fois vulnérables et violentes, mettent à rude épreuve le cadre du groupe. Les intervenantes s'interrogent sur leur propre pratique pour maintenir cette proposition dans de bonnes conditions.

**Mots-clés :** Adolescent – Cadre thérapeutique – Conflit – Cothérapie – Crise – Détenue – Fille – Groupe de parole – Holding – Mineur – Service médico-psychologique régional – Violence.